« Faillir + infinitif » et « il s'en est fallu de peu + complétive »

“Faillir + Infinitive Complement” and “Il s'en est fallu de peu que + Complement Clause”

Marcel Vuillaume

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/praxematique/1096>

DOI : 10.4000/praxematique.1096

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 2 janvier 2009

Pagination : 143-164

ISBN : 16 x 24 cm, 290 p., ISSN : 0765-4944, ISBN : 978-2-84269-904-8

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Marcel Vuillaume, « « Faillir + infinitif » et « il s'en est fallu de peu + complétive » », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 53 | 2009, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 21 septembre 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1096> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.1096>

Marcel Vuillaume

Laboratoire B.C.L. ; Université Nice Sophia-Antipolis ; C.N.R.S.

« **Faillir + infinitif** » et « **il s'en est fallu de peu + complétive** »

Introduction

Dans la littérature consacrée aux verbes modaux du français, *faillir* + infinitif fait figure de parent pauvre. C'est évident si on le compare aux verbes modaux *stricto sensu* (*pouvoir, devoir*), mais également à des verbes tels que *paraître/sesembler/laller* + infinitif, etc., que certains auteurs considèrent aussi comme des verbes modaux. À ma connaissance, il n'existe que deux études récentes qui traitent de façon quelque peu approfondie de la construction *faillir* + infinitif¹ : l'une d'Ileana Busuioc (2002), l'autre de Fabienne Martin (2005). En dépit de l'intérêt que présentent ces deux articles, on verra qu'il reste beaucoup à faire pour aboutir à une définition satisfaisante de la construction qui nous intéresse, et le but de la présente contribution est, sinon d'atteindre ce but, du moins de s'en approcher un peu plus.

On ne se limitera cependant pas à *faillir* + infinitif et on étudiera aussi la construction *il s'en est fallu de peu* + complétive. Ce choix doit être expliqué tout de suite, car le fait d'isoler *il s'en est fallu de peu*, comme s'il s'agissait d'une expression lexicalisée, alors que *peu* fait partie d'un paradigme ouvert (cf. *il s'en est fallu de peu / très peu / un millimètre / quelques secondes / ...*), peut sembler arbitraire. Le rapprochement est néanmoins justifié, dans la mesure où il est toujours² possible d'enchaîner sur *faillir* + infinitif au moyen de *il s'en est fallu de peu* :

1. La construction *faillir* + inf. est également mentionnée dans Xiao-Cuan CHU (2008, 105-108). Quant aux grammaires d'usage, elles ne lui accordent que très peu de place (cf. par exemple WILMET 1998, 321 ; GREVISSE 1975, 646).

2. Dans un cas cependant, cet enchaînement produit un effet indésirable (voir ci-dessous, § 2.3, p. 160).

[1] Pierre a failli se faire écraser, (et) il s'en est (même) fallu de peu.

ce qui concorde avec l'intuition que nous avons d'une très grande proximité sémantique entre les deux tournures.

L'étude qui suit comporte deux volets, l'un consacré à *faillir* + infinitif, l'autre à *il s'en est fallu de peu*. Dans la première partie, je ferai une analyse critique des idées défendues par I. Busuioc et par F. Martin, puis je proposerai une définition de *faillir* + infinitif que j'illustrerai sur quelques exemples. Je traiterai ensuite de *il s'en est fallu de peu* que, en essayant de mettre en évidence ce qui distingue cette tournure de *faillir* + infinitif.

1. *Faillir* + infinitif

1.1. Un auxiliaire de l'imminence contrecarrée ?

I. Busuioc (2002) définit *faillir* comme un auxiliaire de « l'imminence contrecarrée », notion qu'elle caractérise ainsi, en s'appuyant sur une citation qu'elle reprend à son compte :

Comme il est couramment admis, l'imminence contrecarrée signifie « qu'une action engagée dans la voie de la réalisation n'a pas abouti alors qu'elle était prête à s'accomplir » (Cristea 1978, 161).

Et elle précise :

Il y a [...], au niveau du repérage temporel, un mouvement prospectif, mais qui a son origine dans le passé, soutenu par une sorte de conflit modal entre la certitude de la réalisation de l'action — puisque déjà engagée, posée en tant que telle — et le constat de sa potentialité suspendue, voire de sa non-réalisation effective, objective. L'effet de ce double découpage temporel et modal est que l'action est présentée comme une action qui « s'affirme et se nie en même temps » (Cristea, *op. cit.*, 161), comme ÊTRE ET NE PAS ÊTRE.

(Busuioc 2002, 2-3)

Ces observations sont sans doute partiellement fondées, mais elles ne sont pas assez précises pour permettre de prévoir les conditions d'emploi de « *faillir* + infinitif ».

Quant à Fabienne Martin, elle ne prétend pas proposer une définition, mais étudier ce qu'elle appelle la *lecture zéro* et la *lecture partielle* de cette construction :

Sous une première lecture, la périphrase indique qu'il s'est vraiment passé quelque chose qui aurait pu déboucher sur l'événement que décrit l'infinitif. [...] Sous la seconde lecture, ou *lecture zéro*, *faillir* + inf. indique que l'on n'a pas avancé d'un seul pouce vers l'accomplissement de l'*év_{inf}*. Prenons l'exemple (2) [*Hier soir, Émile a failli embrasser Adèle*]. Il se peut très bien qu'Émile soit resté glacé de timidité toute la soirée. [...] sous l'un ou l'autre lecture, un obstacle détourne invariablement de la réalisation complète de l'*év_{inf}*, soit avant même que tout ou partie de cet événement soit entamée (lecture zéro), soit avant que **la partie déjà réalisée ne débouche sur la partie finale de *év_{inf}*** (lecture partielle). (Martin 2005, 455-456)

Ces analyses font intervenir trois notions :

- celle d'*imminence*, qui n'est mentionnée que par I. Busuioc,
- celle d'*imminence contrecarrée*, qui suppose l'existence d'un *obstacle*,
- celle d'*action engagée dans la voie de sa réalisation*, que Fabienne Martin n'applique qu'à ce qu'elle nomme la *lecture partielle de faillir*.

J'examinerai successivement ces trois notions pour évaluer leur pertinence par rapport à la construction *faillir* + infinitif.

1.1.1. La notion d'imminence

Essayons d'abord de lui donner une consistance indépendamment de son application à la périphrase *faillir* (Q).

Si l'ami auquel je rends une visite impromptue me dit :

[2] Je suis sur le point de partir

je comprendrai que le laps de temps qui sépare le moment où il énonce [2] de celui où il a prévu de partir est très bref. La notion d'imminence implique donc deux repères temporels — celui à partir duquel est envisagé l'événement imminent et l'instant initial de cet événement lui-même — et l'idée que ce deuxième repère est de très peu postérieur au premier.

Peut-on transposer ces observations à une phrase comme [3] ?

[3] Émile a failli tomber.

L'événement imminent ici, c'est celui qui ne s'est pas produit (la chute d'Émile). Mais, pour le concevoir comme imminent, on a besoin d'un

autre repère. Cet autre repère ne peut être que celui où « l'action engagée dans la voie de sa réalisation » (Busuioc) s'est interrompue ou encore celui où quelque chose a fait obstacle à la réalisation de l'*év_{inf}* (Martin). En ce qui concerne l'exemple [3], la transposition est possible : le moment où Émile a réussi à rétablir son équilibre est en effet séparé par un intervalle très bref de celui où il serait tombé. Mais c'est loin d'être toujours le cas. Je me souviens d'un maître d'école qui, pendant une leçon d'histoire, proclamait devant un auditoire de gamins littéralement pétrifiés :

[4] Mes enfants, vous avez failli être musulmans.

Le délai qui sépare le moment où l'offensive des Sarrasins a été arrêtée par Charles Martel de celui où les écoliers destinataires de [4] auraient été musulmans est de treize siècles¹. Difficile, en l'occurrence, de parler d'imminence ! D'ailleurs, dans la même situation, l'instituteur n'aurait pas pu déclarer :

[5] Mes enfants, vous avez été sur le point d'être musulmans.

Et que dire des cas où l'infinitif est combiné avec une négation ? Quelle est la date de l'événement présumé imminent dans :

[6] J'ai failli ne pas venir.

Ce ne peut être que le moment où, si je n'avais pas finalement décidé de venir, *je ne serais pas venu*. Mais comment assigner un sens à l'expression *le moment où je ne serais pas venu*, sinon en y supprimant subrepticement la négation et donc en annulant ainsi le lien qui l'associe à [6] ?

La conclusion qui s'impose, c'est que la construction « *faillir* + infinitif » n'implique nullement l'idée d'imminence.

1. Une collègue, que je remercie pour le temps qu'elle a consacré à l'examen de cet article, m'a fait la remarque suivante : « Les Francs ont failli être musulmans en octobre 732 : l'intervalle de temps où cette imminence a existé est le temps de la bataille de Poitiers (donc assez bref). » Cette objection serait recevable si le pronom *vous* était pris ici dans un sens collectif, comme dans « Vous vivez dans cette région depuis deux siècles », mais je ne pense pas que ce soit le cas. Alors qu'on peut parfaitement dire que les Francs ont failli *devenir* musulmans, le maître d'école n'aurait pas pu dire à ses élèves : « Mes enfants, vous avez failli *devenir* musulmans », car la bataille de Poitiers n'a pas eu lieu pendant leur existence : c'est la preuve que *vous* a ici un sens distributif.

1.1.2. Une action contrecarrée

Remarquons d'abord que l'accomplissement de l'événement qui aurait pu se produire n'est pas toujours entravé par un obstacle. Ce dont il est question dans :

[7] Le tremblement de terre a failli détruire la maison.

Ce n'est pas un obstacle qui aurait empêché la destruction de la maison, mais un rapport de forces : la résistance de la maison était supérieure aux contraintes exercées par le tremblement de terre. De même la phrase :

[8] La balle a failli toucher la cible.

ne suppose pas nécessairement que quelque chose — un coup de vent, par exemple — a empêché la balle d'atteindre la cible. Il se peut tout simplement que sa trajectoire ait été très proche de la trajectoire idéale, mais n'ait pas coïncidé avec elle ¹.

Mais ce qui importe le plus, c'est, lorsqu'un obstacle intervient, de préciser quel rôle il joue exactement. Considérons l'exemple suivant :

[9] [...] c'était un fait qu'il [= Maigret] avait failli être médecin, qu'il avait commencé ses études de médecine, qu'il en avait parfois la nostalgie. Si son père n'était pas mort trois ans trop tôt... avant de poser le pied sur le seuil, il tira sa montre de sa poche et sa montre marquait trois heures.

(G. Simenon, *Les Vacances de Maigret*, 1948, p. 7-8 — Frantext)

À première vue, il semble bien confirmer l'idée que l'événement exprimé par le sujet (*Maigret*) et l'infinitif (*être médecin*) ne s'est pas réalisé parce que les projets de Maigret ont été *contrecarrés* par un obstacle, la mort prématurée de son père. Cependant, on voit bien qu'une phrase comme :

[10] Maigret n'est pas devenu médecin, parce que son père est mort trois ans trop tôt.

1. Si, dans l'exemple [7], la résistance de la maison peut être conçue comme un obstacle, il serait, me semble-t-il, impropre de dire que, dans [8], l'imprécision de la visée en est un, parce que cette imprécision n'existe pas indépendamment de l'acte qu'elle caractérise. En revanche, le coup de vent qui fait dévier la balle constitue bien, lui, un obstacle.

Même si elle est parfaitement intelligible, laisse subsister un hiatus, parce que la relation entre la cause (la mort prématurée du père) et l'effet (le fait que Maigret n'est pas devenu médecin) n'est pas directe. Si Maigret n'est pas devenu médecin, c'est parce, faute de ressources, il n'a pas pu achever ses études. Autrement dit, la mort du père de Maigret n'a pas contrecarré *directement* la réalisation de ses projets, mais a fait obstacle à la poursuite du processus qui aurait conduit à leur réalisation. Et dire qu'il a *failli* devenir médecin, c'est considérer que *presque toutes les conditions* requises pour qu'il le devînt étaient réunies et qu'il n'a manqué *que* trois ans d'études.

On verra que ce point est décisif. *Lorsqu'un obstacle intervient, ce qui est contrecarré, ce n'est pas l'événement dénoté par l'infinitif (év_{inf}), mais une action qui, si elle s'était poursuivie jusqu'à son terme, aurait entraîné la réalisation de l'év_{inf}.*

1.1.3. Une action détournée de sa réalisation complète ?

Selon Fabienne Martin, la construction « *faillir + inf* » indiquerait qu'il y a eu « un événement initial qui aurait pu déboucher sur la réalisation complète de l'év_{inf}, mais sans que l'év_{inf} ait été réalisé "au complet" » (Martin 2005, 455). Certes, la construction qui nous intéresse n'a de sens que s'il s'est effectivement passé quelque chose. Mais on ne peut pas dire pour autant que ce qui s'est passé constitue la phase initiale d'un événement qui n'a pu se dérouler jusqu'à son terme. Entamer des études de médecine, ce n'est en aucun cas commencer à être médecin. Et si entreprenant qu'Émile ait pu être, la vérité de :

[11] Émile a failli embrasser Adèle.

n'entraîne nullement celle de [12] :

[12] Émile a commencé à embrasser Adèle.

Si Émile a commencé à embrasser Adèle, c'est qu'il est arrivé à ses fins¹ et, par conséquent, que la phrase [11] est inappropriée.

Dans le même ordre d'idées, on notera l'incongruité de :

[13]? Émile a commencé à embrasser Adèle en essayant de l'embrasser.

1. Même si Adèle s'est ensuite opposée avec succès à l'entreprise d'Émile, il n'en demeure pas moins que celui-ci l'a embrassée et que, en ce sens, il est arrivé à ses fins.

En effet, la tentative d'embrasser Adèle ne peut pas être considérée comme le début de l'action consistant à embrasser Adèle. Pareillement, dans l'exemple [11], l'infinitif associé au sujet de la proposition ne dénote pas une action commencée, une action qui était sur la voie de sa réalisation. *Ce qui était commencé, c'est un autre processus qui, s'il ne s'était pas interrompu, aurait entraîné cette action* — ce qui est évidemment tout autre chose¹ et conduit à s'interroger sur la notion de « lecture zéro ».

Même si Émile a vraiment tenté d'embrasser Adèle, on ne peut pas considérer sa tentative comme la partie initiale d'un événement inachevé. Néanmoins, il se peut, comme l'écrit Fabienne Martin, qu'il soit resté glacé de timidité toute la soirée. Dans ce cas, pour que la phrase [11] soit employée de façon appropriée, il faut qu'Émile ait au moins envisagé d'embrasser Adèle. La preuve en est qu'un enchaînement comme :

[14] Émile a failli embrasser Adèle, mais il s'est ravisé.

est parfaitement naturel. Or, *il s'est ravisé* suppose bien l'existence d'une idée qu'Émile n'a pas mise à exécution. Certes, il s'agit d'un phénomène de nature psychique, mais qui n'en est pas moins un phénomène, et l'expression « lecture zéro » n'est donc pas très heureuse.

1.2. Une lecture de *faillir* + infinitif en termes de calcul des propositions

1.2.1. Les composants sémantiques élémentaires de la construction *faillir* + infinitif

La construction « *faillir* + infinitif », illustrée par [11] enveloppe — je me contenterai pour l'instant de ce terme vague — trois idées :

- La première est qu'un événement — qu'on peut décrire au moyen d'une proposition (Q) dont le sujet de la phrase et l'infinitif avec

1. La confusion peut cependant se comprendre. Soit par exemple la phrase *Émile a failli tomber*. Le processus qui a été interrompu et qui, dans le cas contraire, aurait conduit à la chute d'Émile, c'est la perte d'équilibre. Mais, lorsqu'on envisage rétrospectivement le scénario contrefactuel, la suite des événements qui le constituent est appréhendée comme un tout et la perte d'équilibre comme la phase initiale du processus global. En d'autres termes, la perte d'équilibre peut apparaître rétrospectivement comme le *début* de la chute, alors qu'elle en est en fait la cause.

ses compléments fournissent les ingrédients — n'a pas eu lieu ($\neg Q = \text{Émile n'a pas embrassé Adèle}$).

- La seconde est qu'il s'est produit un événement (décrit par P_1), qui demeure ici implicite et qui était tout près d'entraîner la réalisation de l'événement représenté par Q (il a pu s'agir, en l'occurrence, soit du simple désir d'Émile, soit d'une tentative effective).
- La troisième est que, pour que l'événement visé par Q se réalise, il a manqué un « petit supplément ¹ », une condition complémentaire (P_2).

1.2.1.1 $\neg Q$

De ces trois propositions, celle dont l'existence va de soi est $\neg Q$: tous ses constituants sont présents dans la phrase. Ainsi, dans [11], $\neg Q$ correspond à :

[15] Émile n'a pas embrassé Adèle.

1.2.1.2 P_1

L'idée de l'existence de P_1 s'impose à l'intuition. Il est en effet inapproprié de dire :

[11] Émile a failli embrasser Adèle

s'il ne s'est rigoureusement rien passé, donc si Émile n'a pas au moins eu l'idée d'embrasser Adèle. En d'autres termes, pour qu'on puisse employer la construction *faillir* (Q), il faut qu'il se soit produit un événement, fût-il de nature psychologique, sans lequel celui que dénote Q ne pourrait pas être envisagé et qui en est, par conséquent, *la condition nécessaire*. Mais il existe aussi des faits syntaxiques qui attestent, au moins indirectement, l'existence de P_1 .

Considérons les phrases suivantes :

[16] Émile s'est tué pour faire plaisir à Adèle.

[17] Émile a failli se tuer pour faire plaisir à Adèle. [Mais il s'est dit qu'elle ne méritait pas un tel sacrifice.]

[18] Pour faire plaisir à Adèle, Émile a failli se tuer. [Il a cherché à faire plaisir à Adèle, et, en faisant cela, il a mis ses jours en danger.]

1. Cf. BERTHONNEAU, KLEIBER (2003, 19).

La phrase [16] est spontanément interprétée comme signifiant que c'est volontairement que Émile s'est tué et qu'il a agi ainsi dans le but de faire plaisir à Adèle. De même, dans [17], le segment *pour faire plaisir à Adèle* est compris comme un complément de l'infinitif *se tuer*, et ce dernier comme dénotant un comportement intentionnel. Dans [18], en revanche, *pour faire plaisir à Adèle* ne se rapporte pas à l'infinitif *se tuer*. On comprend qu'Émile a voulu faire plaisir à Adèle et que, dans ce but, il a fait quelque chose qui a mis sa vie en danger. Le complément circonstanciel *pour faire plaisir à Adèle* ne dénote pas une circonstance du procès visé par Q. Il n'a de sens que par rapport à un événement qui demeure implicite.

On peut faire des observations analogues à propos de [19] et [20] :

[19] Pierre a failli faire traduire Émile en justice en révélant tous ses forfaits. [Mais il y a renoncé, et n'a rien dit.]

[20] En révélant tous les forfaits d'Émile, Pierre a failli le faire traduire en justice. [Pierre a révélé tous les forfaits d'Émile. Mais celui-ci n'a cependant pas été poursuivi.]

Dans [19], le gérondif *en révélant tous ses forfaits* est un complément de l'infinitif ou, du moins, peut être interprété de cette façon — ce qui implique que le fait qu'il dénote n'a pas eu lieu. Dans [20], en revanche, le gérondif dénote un fait dûment constaté (Pierre a révélé les forfaits d'Émile) qui aurait pu faire traduire Émile en justice. On notera d'ailleurs qu'ici, le complément circonstanciel définit exhaustivement l'événement qui aurait pu entraîner Q.

1.2.1.3 P2

P2 dénote la condition complémentaire non réalisée qui, jointe à la condition préalable P1, aurait entraîné Q.

Le point important, c'est que la notion d'obstacle, suggérée par celle d'imminence *contrecarrée*, n'intervient pas dans le sens de la construction « *faillir* + inf. » Si un obstacle se manifeste, son rôle se borne à empêcher la réalisation de l'événement représenté par P2, qui se situe dans le droit fil de P1. Ainsi, dans [7], P2 représente une légère augmentation de la puissance (ou de la durée) du tremblement de terre ou une légère diminution de la résistance de la maison ; dans [8], une légère réduction de l'angle formé par la trajectoire effective de la balle avec la trajectoire idéale ; dans [4], la poursuite de la conquête de la Gaule

par les Sarrasins, etc. Mais, dans tous les cas, P2 apparaît, comparée à P1, donc à ce qui est déjà acquis, comme un « petit supplément ».

Revenons sur ce point. Pour qu'on puisse dire que Maigret a *failli* devenir médecin (dans le contexte de notre exemple), il faut admettre que, moyennant trois années d'études supplémentaires, il serait devenu médecin, parce qu'il avait les capacités et la volonté nécessaires, bref que ce qui a manqué, c'est *moins que ce qui était acquis*. Dans l'exemple ci-dessus, cette dissymétrie entre P1 et P2 est facile à expliquer. P1 dénote en effet la conjonction de plusieurs conditions (Maigret avait commencé des études de médecine, Maigret avait les capacités intellectuelles requises pour mener à bien de telles études, Maigret avait fait preuve de toute l'assiduité nécessaire, etc.), alors que P2 ne s'applique qu'à une seule (la possibilité de poursuivre les études). Dans le cas de [8], l'angle que formait la trajectoire idéale avec la trajectoire réelle est conçu comme négligeable par rapport à celui qu'elle aurait formée avec cette même trajectoire si le tireur n'avait pas ajusté son tir.

1.2.2. Relations logiques entre P1, P2 et Q

Les relations logiques qui associent ces trois propositions sont assez simples :

- P1 est la condition nécessaire de Q : $\neg P1 \rightarrow \neg Q$
- la conjonction de P1 et de P2 — que je désignerai par P dans ce qui suit — est la condition nécessaire de Q : $\neg (P1 \& P2) \rightarrow \neg Q$ —, mais aussi sa condition suffisante — $(P1 \& P2) \rightarrow Q$.

Toutefois, ces relations logiques ne fournissent pas une description exhaustive du sens de la construction *faillir* + infinitif. En particulier, elles ne rendent pas compte de la relation dissymétrique qui existe entre P1 et P2. En recourant à une métaphore, on peut dire en effet que l'emploi de *faillir* + infinitif n'est approprié que si le chemin effectivement parcouru (P1) dans le déroulement du processus qui aurait entraîné Q est plus important que celui qui restait à parcourir (P2). Rendre compte de cette relation dans le cadre du calcul des propositions n'est pas aisé, parce qu'une expression comme $P1 > P2$ n'y a pas sa place. On peut cependant remarquer que, dans tous les cas, P2 dénote un événement, une circonstance, etc., qui se situe dans le prolongement de celui que décrit P1. Par exemple, dans [9], P2 vise les trois années d'étude supplémentaires que Maigret aurait dû faire pour terminer son cursus, de sorte que *P1 apparaît comme la condition*

nécessaire de P2, puisqu'on ne peut *continuer* des études que si on les a *commencées*. Dans le cas de [8], si c'est l'ajustement du tir qui est en cause, on peut dire de même que ce qui a manqué (P2), c'est une correction *supplémentaire*, laquelle suppose évidemment un ajustement préalable (P1).

Le sens de *faillir* + infinitif enveloppe par conséquent la conjonction de quatre propositions :

- $\neg P1 \rightarrow \neg Q$ (P1 condition nécessaire de Q),
- $\neg P1 \rightarrow \neg P2$ (P1 condition nécessaire de P2),
- $\neg P \rightarrow \neg Q$ (P, la conjonction P1 & P2, est la condition nécessaire de Q),
- $P \rightarrow Q$.

La conjonction de ces quatre propositions est vraie dans trois cas : a) lorsque les propositions P1, P2 et Q sont vraies ; b) lorsque ces trois propositions sont fausses ; c) lorsque la proposition P1 est vraie et que les deux autres sont fausses. Observons d'abord que ceci est tout à fait conforme à notre appréhension intuitive du sens de *faillir* + infinitif. Cette construction signifie bien, en effet, que, si les propositions P1 et P2 s'étaient vérifiées, alors le fait dénoté par Q se serait lui aussi réalisé et, inversement, que, si ni P1 ni P2 ne s'était vérifié, alors Q non plus ne se serait pas vérifié. Mais *faillir* + infinitif n'est employé de façon appropriée que dans le troisième cas de figure, et ceci ne découle pas directement des relations logiques examinées ci-dessus, mais, comme on va le voir, d'une présupposition spécifique de *faillir* + infinitif.

1.3. Assertion et présupposition

Dire :

[3] Émile a failli tomber

ce n'est évidemment pas dire :

[21] Émile n'est pas tombé.

Néanmoins, si Émile est tombé, on ne peut pas dire [3]. Tout semble indiquer que [21] est présupposé par [3]. En effet, que la proposition exprimée par [3] soit assertée, qu'elle fasse l'objet d'une question :

[22] Est-ce qu'Émile a failli tomber ?

ou qu'elle soit niée (sous modalité assertive) :

[23] Non, Émile n'a pas failli tomber.

On comprend qu'Émile n'est pas tombé. La résistance de cette information à l'interrogation et à la négation permet donc de la considérer comme une *présupposition* de [3].

Mais [3], [22] et [23] véhiculent une autre information, également présupposée : c'est qu'il s'est passé quelque chose à défaut de quoi Q ne pourrait même pas être envisagé. S'il ne s'est rigoureusement rien passé qui soit de nature à rendre possible la chute d'Émile, la question [22] est inappropriée. Et ceci vaut également pour [23]. Autrement dit, P₁ est aussi une présupposition commune à [3], [22] et [23].

Ces deux présuppositions ($\neg Q$ et P₁) jointes aux relations logiques définies plus haut ne permettent plus d'envisager qu'un seul cas de figure, celui où la proposition P₁ est vraie et les deux autres, P₂ et Q, sont fausses.

Mais alors, sur quoi porte exactement l'assertion de [3] ? Sur la relation qui lie P₁ et P₂, sur le fait que, par exemple, parmi les facteurs susceptibles de déterminer la chute d'Émile, ceux qui étaient effectivement réalisés étaient plus nombreux ou plus « forts » que ceux qui ont fait défaut. Bref, ce qui est asserté, c'est la relation P₁ > P₂ (qui, on l'a vu, ne peut se traduire adéquatement dans le cadre du calcul des propositions). De fait, quand on pose la question (22), c'est bien pour savoir si P₁ > P₂, et dire (23), c'est bien nier la relation P₁ > P₂. La réévaluation de la relation qui lie P₁ et P₂ se fait au profit de P₂ et donc aux dépens de P₁. Dans certains cas, cette réévaluation peut faire que P₁ tende vers zéro et se trouve ainsi *indirectement* nié, mais ceci ne remet pas en cause son statut de présupposé.

1.4. Applications

1.4.1. « Lecture zéro » et procès intentionnels

Pour les raisons déjà évoquées, il serait plus exact de parler de « lecture psychologique » que de « lecture zéro ». Mais, comme il existe par ailleurs une classe de verbes dits « psychologiques », il y aurait d'autres risques de malentendu, et je continuerai donc d'employer, faute de mieux, l'expression de Fabienne Martin.

En tout état de cause, la lecture zéro n'est possible que lorsque le sujet grammatical dénote un être capable d'agir intentionnellement et que le verbe à l'infinitif décrit une action procédant de la volonté du sujet et conforme à celle-ci ¹. Ainsi, elle est applicable à [24] :

[24] Émile a failli tuer Pierre.

mais pas à [25] :

[25] Le rocher a failli tuer trois promeneurs.

La lecture zéro s'impose lorsqu'aucun obstacle ne risque de s'opposer à l'exécution du procès visé par Q. C'est le cas, par exemple, dans [26] :

[26] Émile a failli dire non à Adèle.

Comme l'acte en question ne présente a priori aucune difficulté, décision et exécution ne font qu'un, et tout se joue donc nécessairement dans la conscience du sujet : c'est là que s'instaure la relation entre P1 et P2, c'est-à-dire entre les facteurs psychologiques qui poussent Émile à dire non et ceux qui s'y opposent ou qui font défaut pour qu'il passe à l'acte.

Dans le même ordre d'idées, on comparera [27] et [28], en excluant par hypothèse l'interprétation non intentionnelle :

[27] Émile a failli encourager Pierre à partir.

[28] Émile a failli décider Pierre à partir.

Pour [28], la lecture zéro est très peu plausible, parce qu'elle ne respecterait pas la relation $P1 > P2$, car, en l'occurrence, la décision (P1) présente bien moins de difficultés que son exécution (P2). Inversement, dans le cas de [27], comme le procès visé par l'infinitif n'est pas télélique, en ce sens qu'il ne suppose pas un but à atteindre, l'exécution de la décision ne peut guère rencontrer d'obstacle, et la lecture zéro s'impose donc automatiquement.

1. J'évite à dessein le terme *agentif*, qui me paraît prêter à confusion parce qu'on l'applique trop souvent à des verbes. Or l'agentivité caractérise en réalité des procès et s'apprécie en fonction des propriétés, non pas du verbe seul, mais de l'énoncé dont il fait partie (Cf. *Pierre a incité Paul à partir* ≠ *Le mauvais temps a incité Paul à partir*).

1.4.2. Faillir et les verbes d'achèvement

Fabienne Martin observe que :

Les verbes d'achèvement sont incompatibles avec la lecture zéro de *faillir* + inf. De fait, il est inapproprié de dire, par exemple, que j'ai failli gagner au loto, si je n'ai même pas acheté de billet [...].

Il est incontestable qu'on ne peut dire :

[29] Émile a failli gagner au loto. si Émile s'est borné à envisager l'achat d'un billet, mais ne l'a pas fait. Mais peut-on en conclure que les « verbes d'achèvement sont incompatibles avec la lecture zéro de *faillir* + inf. » ?

Observons d'abord que, par définition, la lecture zéro n'est possible que si Q dénote un procès intentionnel au sens défini plus haut. Or, dans l'exemple [29], ce n'est pas le cas. La proposition [30] :

[30] Émile a gagné au loto.

en implique certes une autre qui vise un procès intentionnel, à savoir :

[31] Émile a acheté un billet de loto.

Mais elle ne décrit pas elle-même un tel procès : gagner au loto ne dépend pas de la volonté d'Émile.

Considérons donc un procès qui soit à la fois un achèvement et intentionnel¹, tel que celui décrit par :

[32] Émile a failli terminer son article.

Certes, pour qu'Émile termine son article, il faut qu'il l'ait commencé. Mais :

[33] Émile a commencé son article.

dénote, non pas la phase initiale de :

[34] Émile a terminé son article.

1. Si l'on considère, comme Piñón (1997), que les achèvements ne sont pas des procès intentionnels, le problème ne se pose évidemment plus. Mais, dans une telle hypothèse, il n'y a pas non plus de raison de faire une place à part aux verbes d'achèvement, puisque, d'une façon générale, les verbes qui dénotent des procès non intentionnels sont incompatibles avec la lecture zéro.

mais la phase initiale d'un procès dont [34] dénote la phase terminale ¹. On ne sera donc pas surpris qu'il soit parfaitement sensé de dire :

[35] Émile a failli terminer son article, mais il a changé d'avis et n'en a rien fait.

donc d'appliquer à [32] la lecture zéro sans pour autant remettre en cause la vérité de [33]; que la lecture partielle de [32] soit, elle aussi, parfaitement envisageable :

[36] Émile a failli terminer son article, mais à peine avait-il écrit deux lignes qu'il a été interrompu par une coup de téléphone.

Ceci illustre la pertinence de la distinction faite plus haut entre le procès visé par la proposition Q (dont les constituants linguistiques sont le sujet de la phrase, le verbe à l'infinitif et ses éventuels compléments) et celui qui en constitue la condition nécessaire (P1). Dans le cas de la lecture partielle de [32], P1 dénote le fait qu'Émile a commencé à écrire la fin de son article, et, dans le cas de la lecture zéro, le fait qu'il a envisagé de le faire.

2. *Il s'en est fallu de peu que Q*

2.1. *Il s'en est fallu de peu que Q requiert un contexte discursif antérieur*

La différence la plus évidente entre *faillir* (Q) et *il s'en est fallu de peu que* (Q), c'est que la première construction peut apparaître à l'initiale d'un discours, alors que la seconde requiert un contexte discursif. Ainsi, un speaker qui lit à la radio des dépêches les unes à la suite des autres peut dire sans préparation :

[37] Deux avions de ligne ont failli se percuter en plein vol au-dessus de Nice.

au même titre que :

[38] Deux avions de ligne se sont percutés en plein vol au-dessus de Nice.

1. Ces observations sont inspirées de Louis DE SAUSSURE (à paraître).

alors que, dans les mêmes conditions, l'énoncé :

[39] ? Il s'en est fallu de peu que deux avions de ligne (ne) se percutent en plein vol au-dessus de Nice.

serait pour le moins bizarre.

Dans un contexte où *Q* n'est ni évoqué, ni même simplement suggéré, l'emploi de *il s'en est fallu de peu que Q* est ressenti comme inapproprié. Soit l'exemple suivant :

[40] Les jockeys, en casaque de soie, tâchaient d'aligner leurs chevaux et les retenaient à deux mains. Quelqu'un abaissa un drapeau rouge. Alors, tous les cinq, se penchant sur les crinières, partirent. Ils restèrent d'abord serrés en une seule masse ; bientôt elle s'allongea, se coupa ; *celui qui portait la casaque jaune, au milieu du premier tour, faillit tomber [...]*. (Flaubert, *L'éducation sentimentale*)

Ici, de toute évidence, l'emploi *il s'en est fallu de peu que Q* serait ressenti comme inapproprié :

[41] Quelqu'un abaissa un drapeau rouge. Alors, tous les cinq, se penchant sur les crinières, partirent. Ils restèrent d'abord serrés en une seule masse ; bientôt elle s'allongea, se coupa ; ? *il s'en fallut de peu que celui qui portait la casaque jaune ne tombât au milieu du premier tour...*

parce que rien dans la description du début de la course ne suggère l'idée d'une chute. Mais dire que l'emploi de *il s'en est fallu de peu que Q* n'est approprié que si le contexte discursif antérieur laisse attendre l'événement décrit par *Q* est évidemment trop imprécis. L'exemple ci-dessous permet d'y voir plus clair :

[42] Nombre de spectateurs sortaient livre ou journal ; quelques-uns, bruyamment, plaquèrent. *Il s'en fallut de peu qu'on ne chahutât*. Partis peu après le lever du rideau, exaspérés par le début pâteux et le jeu sans art des acteurs.

(André Gide, *Journal : 1889-1939*, 1939, 263-264 — Frantext)

Les phrases qui précèdent *Il s'en fallut de peu qu'on ne chahutât* nous apprennent que les spectateurs sont mécontents du spectacle qui leur est proposé. La façon dont les manifestations de ce mécontentement sont décrites est significative : Gide évoque d'abord les spectateurs qui se contentent de lire pour montrer leur désintérêt, puis ceux qui s'en

vont en claquant la porte et suggère, par ce crescendo, la possibilité de manifestations encore plus bruyantes. On sait que la condition nécessaire, mais non suffisante, d'un chahut (P1), le mécontentement des spectateurs, est satisfaite, et la forme même de la description invite à se demander si, justement, les choses n'ont pas pris ce tour.

2.2. Définition de *il s'en est fallu de peu que Q*

L'analyse du sens littéral de la construction *il s'en est fallu de peu que Q* permet de comprendre la façon dont celle-ci s'insère dans son contexte discursif. Elle signifie en effet que quelque chose (P2) a fait défaut pour que l'événement décrit par Q se réalise et elle exprime une évaluation de ce « manque ». De là, deux conséquences :

- Signifier que quelque chose (P2) a fait défaut pour que l'événement décrit par Q se réalise n'est pertinent que si l'on sait qu'il existait des facteurs favorables à la réalisation de cet événement (P1). En d'autres termes, il n'est pertinent d'énoncer *Il s'en est fallu de peu que Q* que si l'on a préalablement fait savoir que P1.
- Lorsqu'on sait que P1 et que $\neg$ P2 et donc que la conjonction de P1 et de P2 (condition nécessaire et suffisante de Q) est fausse, on sait du même coup que la proposition Q l'est également.

Précisons que $\neg$ P2 est présupposé et que ce qui est posé, c'est l'évaluation¹ de P2. La négation de *Il s'en est fallu de peu que Q* et son emploi sous modalité interrogative sont extrêmement rares², mais ne sont pas inconcevables, comme le montrent les exemples ci-dessous :

[43] Il ne s'en est pas (du tout) fallu de peu qu'il se fasse écraser.

[44] S'en est-il vraiment fallu de peu qu'il se fasse écraser ?

$\neg$ P2, qui n'est affecté ni par la négation, ni par l'interrogation, apparaît donc bien comme présupposé par la construction *Il s'en est fallu de peu que Q*.

Schématiquement, on peut dire que ce qui est central dans la signification de *faillir* (Q), c'est la comparaison de P2 avec P1, alors que *Il s'en est fallu de peu que Q* focalise l'attention exclusivement sur P2 ou, pour risquer une métaphore, sur le résultat de la soustraction 'P – P1'.

1. Ce point mériterait évidemment un examen approfondi. Sur *peu*, on peut se reporter notamment à DUCROT (1972, 191-220).

2. Je n'en ai trouvé aucune attestation écrite.

Revenons maintenant à l'exemple [42]. *Il s'en fallut de peu que...* s'inscrit dans la continuité des phrases qui précèdent parce que son interprétation s'appuie sur l'information qu'elles véhiculent (P1). *Faillir* (Q), en revanche, qui n'a pas besoin d'appui contextuel, conviendrait nettement moins bien :

[45] Nombre de spectateurs sortaient livre ou journal ; quelques-uns, bruyamment, plaquèrent. *On faillit chahuter.*

On faillit chahuter n'est évidemment, ni inacceptable, ni bizarre, mais s'insère moins naturellement dans son contexte que l'autre construction. Il suffit d'ailleurs d'ajouter *même*¹ pour remédier à ce défaut :

[46] Nombre de spectateurs sortaient livre ou journal ; quelques-uns, bruyamment, plaquèrent. *On faillit même chahuter.*

L'analyse proposée ici permet aussi d'expliquer le caractère très incertain des jugements d'acceptabilité concernant l'emploi de *il s'en est fallu de peu que* (Q). Ainsi, une des personnes à qui j'avais soumis l'exemple [41], variante de [40], le jugeait acceptable, mais — et c'est ce qui est intéressant — au prix d'une interprétation très particulière de la phrase *bientôt elle [= la masse] s'allongea, se coupa* : elle y voyait en effet l'indice d'un désordre susceptible de provoquer des chutes. Cette lecture peu plausible² est symptomatique du besoin qu'on ressent de trouver dans le contexte discursif antérieur l'information correspondant à P1, et l'expérience montre que, moyennant quelques approximations, c'est souvent possible. Cela n'a, au demeurant, rien de surprenant : il semble si naturel d'admettre *a priori* que celui qui parle respecte la maxime de pertinence qu'on est prêt à malmenier quelque peu le sens du contexte pour en extraire P1.

2.3. Applications³

La définition ci-dessus permet de comprendre pourquoi il est tout à fait naturel d'enchaîner sur *faillir* (Q) au moyen de *il s'en est fallu de*

1. Je renvoie ici à la notion d'implication pragmatique telle que la définit FAUCONNIER (1976).

2. Si la distance qui sépare les chevaux s'accroît, le risque de heurts et donc de chutes s'en trouve diminué d'autant.

3. Je m'en tiendrai ici à quelques indications sommaires que je me réserve de développer ultérieurement.

peu — cf. exemple [1] —, alors que l'inversion de cet ordre donne un résultat inacceptable :

[47] Il s'en est fallu de peu que Pierre se fasse écraser, * il a failli.

Lorsque *faillir* (Q) a été énoncé, on sait que P_1 , $\neg P_2$ et $\neg Q$ et que $P_1 > P_2$. L'apport de *il s'en est fallu de peu* se borne alors à l'évaluation de P_2 . Mais, inversement, une fois que *il s'en est fallu de peu que Q* a été énoncé, on sait — sous réserve que le contexte satisfasse la condition définie plus haut — que P_1 , que $\neg P_2$, que $\neg Q$ et, en vertu de l'évaluation exprimée par *peu*, que $P_1 > P_2$. Dès lors, énoncer ensuite *faillir* (Q), qui n'évalue pas P_2 et en dit donc moins ¹ que *il s'en est fallu de peu que Q*, est inutile et incongru.

On peut également expliquer pourquoi, lorsqu'une proposition en *faillir* (Q) a un sens hyperbolique, un enchaînement au moyen de *il s'en est fallu de peu que Q* anéantit l'hyperbole (cf. note 1) :

[48] En entendant ça, j'ai failli mourir de rire, il s'en est (même) fallu de peu.

D'une façon générale, les auteurs classiques ² considèrent que l'hyperbole doit être maniée avec précaution, que l'outrance a tendance à la rendre inefficace. C'est pourquoi il est « contre-productif » de renchérir sur une hyperbole, comme le montre l'exemple suivant :

[49] Lucky Luke tire plus vite que son ombre, que dis-je, beaucoup plus vite ³.

Il faut donc n'exagérer que dans la stricte mesure de ce qui est nécessaire pour faire entendre ce qu'on veut dire. Or, dire que *Lucky Luke tire plus vite que son ombre* suffit largement pour faire entendre que

1. On ne peut pas affirmer *Il s'en est fallu de peu qu'il ne tombe* et récuser *Il a failli tomber*. Quant à la relation inverse, elle est plus délicate à apprécier, et je la laisserai provisoirement de côté.

2. FONTANIER (1968, 124) note que, dans le cas de l'hyperbole, « celui qui écoute » doit « réduire les mots à leur juste valeur » et que cela « suppose que l'*Hyperbole*, en passant la croyance, ne doit pas passer la mesure ; qu'elle ne doit pas heurter la vraisemblance, en heurtant la vérité. »

3. Sur l'hyperbole, voir notamment PERRIN 1990 et, sur cet exemple en particulier, PERRIN 1990, 204-205.

c'est le tireur le plus rapide qu'on puisse imaginer. Dès lors, la précision donnée par *beaucoup plus vite* amène l'auditeur à rectifier la première interprétation et à revenir au sens littéral, faute de quoi la précision en question apparaîtrait comme totalement superflue, puisque, interprétée hyperboliquement, elle ne modifierait en rien ce qui a déjà été communiqué par *Lucky Luke tire plus vite que son ombre*.

Revenons maintenant à l'exemple [48], et essayons d'expliquer pourquoi *il s'en est fallu de peu* abolit l'interprétation figurée de la proposition précédente. Pour cela, il convient d'abord de localiser l'hyperbole. Supposons donc qu'elle concerne le segment *mourir de rire*¹, qui, au lieu d'être pris dans son sens littéral, serait compris comme signifiant *être au comble de l'hilarité*. On voit immédiatement que la substitution de cette paraphrase à l'expression originale n'est pas possible, que *j'ai failli être au comble de l'hilarité* présuppose *je n'ai pas été au comble de l'hilarité* et n'a donc pas du tout le même sens que *j'ai failli mourir de rire*. Il s'ensuit que *mourir de rire* est pris dans son sens littéral et que c'est *faillir* qui est interprété hyperboliquement : l'exagération consiste à dire qu'on a tellement ri qu'on a été près d'en succomber, alors qu'on en était évidemment loin. Dès lors l'effet de sens observé s'explique aisément : comme *il s'en est fallu de peu* en dit plus que *faillir* (Q), son emploi s'accompagne d'un effet de renchérissement qui rétroactivement annule l'interprétation hyperbolique de *j'ai failli mourir de rire*.

Conclusion

Les lecteurs qui m'auront suivi jusqu'ici se demanderont sans doute ce qui justifie la présence dans ce volume d'une contribution qui à aucun moment ne fait appel à la notion culiolienne de frontière. Ce qui peut apparaître comme une bizarrerie s'explique en fait très simplement à partir de la genèse du présent recueil. Au début de la réflexion collective qui lui a donné naissance, une liste de signes dont les propriétés semblaient *a priori* pouvoir être adéquatement expliquées à l'aide du concept de frontière a été établie, et j'y avais sélectionné *faillir* avec l'intention de mettre ce concept à l'épreuve. La construction *faillir*

1. C'est la première idée qui vient à l'esprit, vu que *J'étais mort de rire* s'interprète comme *J'étais au comble de l'hilarité*.

(Q) avait parfois été rapprochée de *presque*¹, dont au moins certains emplois offrent en effet une illustration intéressante de la notion de « frontière non nulle », et ce rapprochement invitait naturellement à s'attaquer à l'étude de *faillir*. La notion d'« action engagée dans la voie de sa réalisation » semblait elle aussi y inciter. Mais, chemin faisant, il est apparu que, si *faillir* (Q) peut effectivement renvoyer à une action partiellement réalisée, il ne s'agit jamais de celle que décrit l'infinitif (l'*év_{inf}*), mais d'une action, souvent implicite, qui, si elle avait été conduite jusqu'à son terme, aurait eu l'autre (l'*év_{inf}*) pour conséquence. Autrement dit, *faillir* (Q) ne réfère pas à une zone de transition entre Q et non-Q ou, selon la formule d'I. Busuioc, entre « être et ne pas être », et dès lors, il m'a paru difficile de recourir à la notion de frontière, ce qui n'exclut pas que de meilleurs connaisseurs de la théorie d'A. Culioli puissent trouver dans les faits décrits ici matière à son application.

Références bibliographiques

- BERTHONNEAU A.-M. & KLEIBER G.,
1993, « Pour une nouvelle approche de l'imparfait : l'imparfait, un temps anaphorique méronomique », *Langages* 112, 55-73.
- BERTHONNEAU A.-M. & KLEIBER G.,
2003, « Un imparfait de plus... et le train déraillait », in Mellet S. & Vuillaume M. (éd.), *Modes de repérages temporels*, Amsterdam, New York, Rodopi, 1-24.
- BUSUIOC I.,
2002, « Les auxiliaires modaux de l'imminence contrecarée en français et en roumain », *Revue ARCHES*, tome 4 (www.arches.ro/revue/no04/arches04.htm).
- DUCROT O.,
1972, *Dire et ne pas dire. Principes de sémantique linguistique*, Paris, Hermann.
- FAUCONNIER G.,
1976, « Remarque sur la théorie des phénomènes scalaires », *Semantikos* 1/3, 13-36.
- FONTANIER P.,
1968, *Les figures du discours*, Paris, Flammarion.
- GREVISSE M.,
1975, *Le bon usage. Grammaire française avec des remarques sur la langue d'aujourd'hui*, Dixième édition revue, Belgique, Duculot & Gembloux.

1. Cf. MARTIN 2005, 457-460 ; JAYEZ & TOVENA 2008, 235.

- JAYEZ J. & Tovenà L. M.,
2008, « *Presque* and *almost* : how argumentation derives from comparative meaning », in O. Bonami & P. Cabredo Hofherr (éd.), *Empirical Issues in Syntax and Semantics* 7, 217-239.
- MARTIN F.,
2005, « Les deux lectures de *faillir* + inf. et les verbes pré-supposant l'existence d'un événement », in Bat-Zeev Shyldkrot H. & Le Querler N. (éd.), *Les périphrases verbales*, Amsterdam, John Benjamins, 455-472.
- PERRIN L.,
1990, « Bonheur et malheur des hyperboles. Les effets de l'exagération dans l'interprétation des énoncés », *Cahiers de linguistique française* 11, 199-214.
- PIÑÓN C.,
1997, « Achievements in an event semantics », *Proceedings of Semantics and Linguistic Theory* 7, Ithaca, New York, CLC Publications, Department of Linguistics, Cornell University, 273-296.
- RUWET N.,
1995, « Les verbes de sentiment peuvent-ils être agentifs ? », *Langue française* 105, 28-39.
- SAUSSURE Louis (de) (à paraître),
« Le passé composé en usage futur et la pertinence au présent », à paraître dans *Journal of French language studies*, Cambridge University Press, 2011.
- WILMET M.,
1998, *Grammaire critique du français*, Paris, Bruxelles, Hachette, Duculot.
- XIAO-CUAN C.,
2008, *Les verbes modaux du français*, L'essentiel français, Paris, Ophrys.